

## LES CATEGORIES EN HISTOIRE \*

Léon-E. HALKIN

*Professeur à l'Université de Liège*

A mes collègues  
et à mes auditeurs de Bucarest.

Les historiens n'emploient pas volontiers le langage philosophique. Ils s'en méfient souvent et, par crainte de s'éloigner d'une vue concrète des choses, ils s'efforcent parfois de bannir de leur représentation du passé tout ce qui pourrait ressembler à un jugement de valeur, du moins à un jugement de valeur explicite.

Les historiens sont cependant des philosophes sans le savoir ou sans le vouloir, en ceci précisément qu'ils sont incapables de peindre le passé sans le penser, et de le penser sans utiliser des catégories<sup>1</sup>. Il ne s'agit pas ici des prédicats indispensables à toute pensée : ceci est une table; cela est un vêtement. J'entends plutôt parler, comme le fait Lalande, de « concepts de vaste compréhension sous lesquels on range les idées et les faits ». La « pensée catégoriale », dit Georges Gusdorf, est un « attribut essentiel de l'affirmation humaine », qu'elle soit intuitive ou réflexive.

Tous les historiens en usent, les chrétiens comme les marxistes, les positivistes comme ceux qui se croient le plus dégagés de toute idéologie. L'exemple le meilleur me paraît être celui de Fustel de Coulanges. Il

\* Texte remanié de la communication présentée au Centre National de Recherches de Logique, le 25 janvier 1964.

<sup>1</sup> L.-E. HALKIN, *Initiation à la critique historique*, 3<sup>e</sup> éd., pp. 51-62 (avec bibliographie), Paris, 1963.

pouvait bien nier qu'il y eût une philosophie de l'histoire : lui-même ne se privait pas d'en faire, comme tout le monde et mieux que beaucoup. *La Cité antique*, le livre qui, il y a cent ans, fonda sa gloire, est un chef-d'œuvre catégoriel. Dans ce classique de l'histoire, il n'y a pas de bataille, pas de traité, et même pas de Solon, ni d'Auguste... Que restait-il ? L'Athénien, le Romain et, surtout, la famille, la propriété, le droit et les croyances, enfin la Cité antique. Tout cela, ce sont des catégories et non des moindres.

Plus récemment, François Châtelet a montré avec finesse que l'histoire en Grèce, même chez Thucydide, est une histoire engagée et rendue intelligible par le recours aux catégories : « *L'Histoire de la guerre du Péloponnèse*, dans la mesure où elle est un récit systématique visant à une démonstration, va devoir s'appuyer sur un certain nombre de concepts, concepts que l'on pourrait appeler, par analogie avec l'épistémologie des sciences de la nature, des catégories historiques. Ce n'est pas ici le lieu de définir l'origine, les significations et la portée générale de cette notion dont l'explication présente au moins autant de difficultés que celle des catégories utilisées par le physicien ou le biologiste. Il suffit de remarquer que nécessairement, le discours sur la réalité historique doit s'ordonner autour de pôles qui, d'une part, confèrent à l'expression une certaine unité et, d'autre part, permettent de subsumer la diversité des événements sous des perspectives déterminées qui transforment la simple consécution en connexion significative. Il est clair que de telles catégories résultent à la fois des faits envisagés et de la lecture qu'en donne l'historien. Elles constituent le point de rencontre du sens propre des événements et de la portée que leur accorde la conscience historienne. En réalité, chez certains historiens, ces concepts restent extrêmement diffus : ils ne parviennent pas à se nouer en déterminations exactes et leur variabilité est si grande qu'il est presque interdit de parler de concept. C'est ainsi que chez Hérodote, — quoiqu'il soit possible de dégager des perspectives d'ensemble, — il est difficile de faire apparaître des catégories : les notions de différenciation culturelle, d'affrontement des structures politico-sociales se manifestent comme les termes autour de quoi s'organise le récit. Elles ne possèdent pas la clarté, la nécessité, la généralité qu'elles auront chez Thucydide ou chez Polybe; nombre d'anecdotes échappent à la subsumption et ne tiennent leur portée que d'elles-mêmes. Il est aisé de prévoir [...] que le discours historique de Thucydide, parce qu'il vise à une démonstration explicite, va s'efforcer au contraire de retenir des déterminations exactes et d'assurer l'intelligibilité du devenir par l'usage de certains concepts ramassant en eux d'une manière claire les caractères les plus généraux de l'action historique <sup>2</sup>. »

<sup>2</sup> F. CHÂTELET, *Naissance de l'histoire*, pp. 115-116, Paris, 1962.

C'est ainsi que Thucydide invoque constamment les catégories de la guerre, de la diplomatie et surtout de l'impérialisme. L'histoire est le terrain de la violence. Thucydide réserve à l'histoire-bataille une place primordiale, mais il n'ignore ni les motivations politiques ni les impératifs économiques. Pour lui, l'héroïsme individuel est moins significatif que la supériorité militaire. Les discours, à travers toute son œuvre, servent à isoler les mobiles de la guerre, les arguments de la diplomatie, les lois de l'impérialisme. Nous voici loin d'une simple narration ! Aussi est-il logique que l'historien d'Athènes exalte Périclès, condamne Cléon et critique Alcibiade. Ainsi le veut cette autre catégorie, cette catégorie nouvelle : la nécessité historique.

Si nous lisons d'autres historiens, anciens ou modernes, de Polybe à Marc Bloch, nous n'avons que l'embarras du choix, nous trébuchons sur les catégories. Il y en a tellement que leur nombre même a quelque chose d'inquiétant. Civilisation, culture, peuple, Etat, nation, féodalité, ville, gouvernement, événement, document, Antiquité, Ancien Régime désignent certes des catégories, mais s'agit-il bien de catégories historiques ? Existe-t-il des catégories historiques proprement dites ? Civilisation et culture appartiennent à la langue philosophique; peuple, Etat et nation au vocabulaire politique ou juridique. L'événement et le document tiennent une grande place dans nos études, il est vrai, mais avec adjonction de l'épithète « historique » : un événement historique, un document historique. On pourrait soutenir sans paradoxe que tous les événements et que tous les documents sont historiques, mais les deux termes ressortissent au langage usuel avant d'avoir été adoptés par les historiens. J'ajouterai d'ailleurs, en passant, que le mot événement a été bien discuté par certains : rappelons-nous le mépris de Lucien Febvre pour ce qu'il appelait : « l'événementiel ». D'autre part, des théologiens protestants ont, à leur manière, qualifié l'événement en l'opposant à l'institution. Quant au document, sa signification générale reste la suivante : « objet et principalement écrit pouvant fournir un renseignement ou servir de preuve ». Il n'y a là rien d'exclusivement historique !

A mon sens, il n'existe pas de catégories historiques proprement dites en dehors des catégories périodologiques : Préhistoire, Antiquité, Moyen Age, Renaissance, Temps Modernes, Epoque Contemporaine, etc.

Encore convient-il de remarquer tout ce que ces catégories, qui semblent appartenir en totalité à l'histoire, doivent au beau langage (Renaissance a été mis à la mode par Balzac et par Michelet) ou aux sciences auxiliaires (Moyen Age vient des philologues et Baroque <sup>3</sup> des

<sup>3</sup> Le livre récent de Ph. MINGUET (*Esthétique du Baroque*, Paris, 1966) montre, entre autres, combien il serait téméraire d'appliquer à l'histoire générale les catégories périodologiques de l'histoire de l'art occidental.

esthéticiens). Enfin, nous savons que les divisions de l'histoire brillent par leur caractère de contingence et d'approximation. Rien de moins ferme que la notion d'Ancien Régime, de moins universel que la Pré-histoire ou la Protohistoire, rien de plus contesté que l'idée même de Baroque ! Il n'y a qu'une histoire, bien sûr, mais il est fatal, il est naturel que son étude permette un découpage raisonnable et sujet à révision. Le pire ennemi de l'histoire, c'est celui qui l'enferme dans ses cadres personnels, comme si l'histoire n'était pas mouvement et expansion. Les divisions de l'histoire ne sont pas nécessaires, mais il est nécessaire qu'il y en ait. Elles ne sont que des cadres et aucune d'entre elles n'est valable à la fois pour la Roumanie et la Belgique, le Pérou et la Zambie. Leur caractère est fonctionnel et non point essentiel. Il est normal de les discuter, mais non de les éliminer, tant que l'on n'est point capable de les remplacer.

On a été jusqu'à écrire que « la connaissance historique n'est atteinte par la pensée que dans les cadres périodologiques », ce qui est grave car cette proposition entraîne la suivante : les catégories en histoire ne peuvent être employées adéquatement qu'en fonction d'une époque, de leur époque : il n'y a qu'un Humanisme, celui de la Renaissance; un Baroque, celui des Temps Modernes; un modernisme, celui de la Belle Epoque (et naturellement il n'y a qu'une Belle Epoque).

C'est donc d'une manière analogique et toute relative que Gilson parle de l'humanisme de saint Thomas d'Aquin, Focillon du Baroque éternel et Renaudet du modernisme d'Erasmus.

Je me rallie volontiers à cette critique. Se rappeler l'origine des catégories n'interdit pas de les appliquer ailleurs comme un système de références, et même de les rafraîchir un peu, pourvu que l'on n'oublie jamais la signification première du terme. Cette règle, si elle était respectée, éviterait l'abus évident de ces catégories dans les journaux et même parfois dans les livres de bons auteurs friands de « nouveau Moyen Age ».

En dehors ou au-dessous des catégories périodologiques, il y en a d'autres, en nombre indéfini, qui sont plus ou moins familières à l'historien sans lui appartenir en propre. Nous dirons, pour simplifier, que nous analysons l'emploi des catégories *en histoire*, sans prétendre les qualifier toutes de catégories historiques.

Choisissons des exemples. Réforme (ou Réformation), Contre-Réforme, Réforme Protestante et Réforme Catholique : autant de catégories qui ne peuvent pas être considérées d'abord comme des périodes de l'histoire, — ce sont d'ailleurs des états concomitants, — mais plutôt comme des symboles abstraits dont la signification respective doit être repensée.

L'emploi de ces symboles par l'historien n'est pas le fait du hasard. Il procède d'un choix, il révèle une interprétation, un jugement.

Écoutons, pour nous en tenir à un cas typique, ce que les auteurs d'un excellent manuel pour l'enseignement supérieur écrivaient naguère : « Nous avons adopté le terme de Contre-Réforme, depuis longtemps consacré par l'usage, pour désigner le mouvement de réaction catholique qui aboutit à la fois à arrêter les progrès du protestantisme et à restaurer la discipline au sein de l'Eglise romaine. Il est d'un emploi plus fréquent que celui de Contre-Révolution religieuse dont l'ouvrage<sup>4</sup> de M. Philippon n'a pas réussi à assurer la fortune, et nous l'avons préféré à celui de Réforme Catholique. L'Eglise romaine, en effet, ne réforme ni sa tradition, ni ses dogmes, ni son organisation. Sa politique fut essentiellement une politique de résistance, une politique de combat contre toutes les innovations qui étaient le propre de la Réforme. Qu'elle soit sortie de l'épreuve avec des forces renouvelées, cela ne changeait rien à ses principes ni aux règles de son gouvernement qu'elle se glorifiait au contraire de maintenir immuables. Le terme de Contre-Réforme paraît donc le mieux convenir pour désigner un mouvement dans lequel la suppression de quelques abus et la restauration de la discipline ecclésiastique, malgré leur importance, ne furent pas l'essentiel<sup>5</sup>. »

Il serait facile de multiplier les exemples et d'accumuler les textes, en les opposant les uns aux autres, car il y a des défenseurs de la Réforme Catholique<sup>6</sup>, comme il y a des champions de l'unique Réformation<sup>7</sup>. Il me semble plus expédient d'insister sur la multitude des catégories concurrentes : Réforme, Contre-Réforme, Réforme Protestante, Réforme Catholique, Révolution Religieuse, Contre-Révolution Religieuse, Renaissance Catholique, Restauration Catholique, etc.

Même dans les mots, rien n'est indifférence, tout est engagement. Renaissance est un terme plus fort que Restauration et même que Réforme, puisqu'il suppose que quelque chose était mort et que ce qui reparait recrée une étape révolue. D'autre part, le renouveau catholique, — de quelque nom que je le baptise, — remonte-t-il au Concile de Trente, au choc stimulant de Luther ou, plus haut encore, à une authentique Pré-réforme ?

<sup>4</sup> M. PHILIPPON, *La Contre-Révolution religieuse au XVI<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, 1884.

<sup>5</sup> SÉE, RÉBILLON, PRÉCLIN, *Le XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 225, 3<sup>e</sup> éd., Coll. « Clio », Paris, 1950.

<sup>6</sup> Par exemple : P. JANELLE, *The Catholic Reformation*, Milwaukee, 1948.

<sup>7</sup> Un seul exemple suffira : E. LEONARD, *Histoire générale du protestantisme*, t. 1 : *La Réformation*, Paris, 1962.

Les recherches et réflexions récentes sur la signification positive ou négative du Concile de Trente ne sont pas non plus sans influence sur le débat : le Concile est-il le chef-d'œuvre de la Réforme Catholique ou, au contraire, une manifestation agressive de la Contre-Réforme ?...

On le voit, sous chacune de ces appellations, — malgré ce qu'elles comportent parfois de « triomphalisme » ou de polémique, — subsiste une part différente de vérité, une adéquation plus ou moins grande au réel<sup>8</sup>. Mais il faut aussi tenir compte de l'influence des historiens et de l'usage pédagogique sur une terminologie mouvante et contestable. C'est parce que Pastor a voulu utiliser le terme de Réforme Catholique dans son *Histoire des papes* que cette expression s'est vulgarisée. C'est parce que les auteurs de manuels trouvent clair et commode d'opposer les concepts de Réforme Protestante et de Réforme Catholique que ces catégories se sont imposées dans l'enseignement, malgré l'intérêt certain de la distinction entre Réforme Catholique et Contre-Réforme.

Nous pouvons nous arrêter ici, pour ne point nous répéter. L'évolution que nous avons analysée à travers des cas nombreux permet de conclure, d'une part à l'instabilité de ces catégories, d'autre part à leur *revalorisation sémantique* : peu à peu, le caractère agressif des termes s'est dilué et, de plus en plus, nous avons tendance à les employer comme de simples repères pour l'esprit, sans préjudice du moindre jugement de valeur.

Ces avatars de la terminologie appartiennent eux aussi à l'histoire. Leur étude relève de la psychologie collective et de l'histoire de l'histoire, c'est-à-dire, en dernière analyse, de l'histoire des mentalités.

<sup>8</sup> Je citerai quelques études qui ont orienté ma recherche : H. JEDIN, *Katholische Reformation oder Gegenreformation?* Lucerne, 1946; A. PINCHERLE, « Idee sulla Controriforma », dans *Ricerche religiose*, t. 18, pp. 211-236, Rome, 1947; R. G. VILLOSLADA, « La Contra-reforma. Su nombre y su concepto historico », dans *Miscellanea historiae pontificiae*, t. 21, pp. 189-242, Rome, 1959; P. G. CAMAIANI, « Cinquecento religioso italiano e Concilio di Trento », dans *Critica storica*, t. 3, pp. 432-465, Florence, 1964.